

excellente amie, bien tendre, bien vraie, bien confiante surtout !

Et il m'a quittée sans vouloir entendre une seule des questions que j'avais à lui faire... sans me laisser le moindre indice qui puisse me guider dans le labyrinthe de suppositions et de commentaires où il a laissé mon esprit. N'est-ce pas désolant ? Y comprenez-vous quelque chose ? Si j'ai mérité que ces paroles amères me soient adressées par le fils de mes protecteurs, par le frère de mes seules amies, je suis bien coupable ; mais bien plus malheureuse encore, puisqu'il m'est impossible de réparer des torts que j'ignore, qu'on veut me laisser ignorer... Si, au contraire, c'est Fernand qui est injuste... s'il me torture à plaisir... mon Dieu ! ce sujet de douleur vaut l'autre... et je ne sais trop lequel je choisirais...

— Bonne créature ! dit Anna.

Mademoiselle de Valence était très-pâle. Elle s'assit sur les ruines d'un vieux chêne.

Louise la regardait avec une tendre compassion.

— Un ange comme toi ne devrait pas souffrir ; mais tu connais la parole divine : " Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés." Je réponds de mon esclave, puisqu'il veut bien prendre ce titre, et je te le ramènerai repentant, soumis, plus affectueux que jamais.

— Dieu le veuille ! répondit Rosa.

Et un sourire d'espérance éclaira ses yeux humides.

— Cependant, reprit Louise, il y a un secret... un mystère qui pèse sur notre Fernand ; ce secret, il faut le découvrir. D'abord, Rosa, sois sincère, ne l'as-tu pas deviné ?

— En vérité, Louise, je n'en ai pas le moindre soupçon.

— Mais tu nous aideras. Vos mains, mes sœurs... bien !... le pacte est fait. Vos mains encore, et répétez avec moi : " Nous formons une alliance offensive et défensive dans le but de connaître le motif de la peine secrète de Fernand de Saint-Maurice. Nous promettons de n'avoir ni paix ni trêve jusqu'au succès de cette entreprise, et nous jurons fidélité à la vie et à la mort." †

Après cette promesse que, malgré leur inquiétude, Anna et Louise prononcèrent avec un rire contenu et des physionomies mutines, elles entraînèrent leur amie vers la maison, où tout le monde venait de rentrer.

Rosa seule avait mis son âme dans cette espèce de serment, sans arrière-pensée de gaîté ou de malice. Elle ne soupçonnait pas, comme Louise, qu'elle-même pût être la cause des bizarreries de Fernand, ou, si elle s'en accusait, c'était en se cherchant d'autres torts que celui d'être trop aimable et trop aimée. Tout, d'ailleurs, dans cette âme pieuse et tendre, prenait une teinte sérieuse, les impressions s'y gravaient profondément ; les sentimens s'y revêtaient, pour ainsi dire, d'un caractère sacré.

Elle suivait donc ses sœurs adoptives avec un silence recueilli, priant Dieu tout bas de l'assister dans ce qu'elle allait entreprendre et lui demandant avec ferveur de la préserver de devenir jamais une occasion de contrariété ou de peine pour cette famille qu'elle aimait tant.

Les jeunes filles se couchèrent tout occupées de leur projet, qui fut encore, à leur réveil, le premier sujet de leur pensée ; mais il semblait que Fernand eût compris leur intention et voulût échapper à la conspiration de ces chères ennemies. Il ne vint pas, comme de coutume, faire une visite à sa mère avant le déjeuner. A table, il ne leva pas les yeux sur les jolis visages qui se tournaient vers lui ; il changea de conversation chaque fois que ses sœurs ou Rosa lui adressèrent la parole, comme s'il eût prévu qu'on voulait lui faire quelque question, ou lui demander un mo-

ment d'entretien ; puis il sortit avant la fin du repas, laissant son père contrarié, sa mère inquiète et ses sœurs désolées.

C'est que Fernand avait aussi son but, sa tactique et ses plans de bataille. Tout entier au projet qui l'occupait, et qu'il poursuivait dans la solitude de sa pensée, sans allié, sans auxiliaire, il s'était rendu dans la partie la plus sombre et la moins fréquentée du parc. Fernand était beau, ses grands yeux noirs annonçaient la précieuse alliance d'une intelligence élevée et d'une âme sensible. Son visage avait tout l'intérêt qu'inspire la pâleur, quand elle n'est pas l'annonce d'un état de langueur ou de maladie. Sa taille élégante était rehaussée par une mise simple et de bon goût. En ce moment, à demi couché sur un banc de gazon, sa tête appesantie s'appuyait sur sa main.

L'irritation dont se plaignaient ses sœurs, et qui faisait tant de peine à la pauvre Rosa, avait fait place à une douleur profonde, à un découragement navré. Il laissait couler deux grosses larmes sur ses joues, et l'affaiblissement de toute sa personne semblait accuser une de ces souffrances qu'on ne peut éviter et qu'on ne cherche plus à combattre.

Cependant une horloge voisine sonna deux heures, et ce timbre si gai, qui lui arrivait entre les feuilles verdoyantes et les rayons d'or d'un beau soleil, semble lui rendre, avec une lueur d'espoir, toutes les angoisses de l'incertitude et de l'attente. Il tressaillit se leva et fit quelques pas qui le rapprochèrent d'une allée. C'est le moment se dit-il, elle ne tardera pas à paraître... depuis huit jours... elle n'a pas manqué à ce mystérieux rendez-vous... elle !... une jeune fille jusque-là si sainte !... Si elle n'était pas coupable... pourquoi se cacherait-elle de moi... de ma mère, de mes sœurs ?... Et je n'ai pas eu le courage de la suivre... C'est qu'il me reste encore des doutes en sa faveur... et je voudrais les conserver, mais je n'y tiens plus... je saurai tout... l'autre jour, je l'ai vue entrer dans la petite maison qui s'ouvre sur le parc de ce Saglio... aujourd'hui j'irai plus loin... La voilà ! prononça-t-il à voix basse.

Il venait d'apercevoir Rosa qui s'avavançait lentement dans l'allée où il plongeait ses regards ; mais, protégé par le feuillage, Fernand pouvait dissimuler sa présence.

Le jeune homme retenait sa respiration pour ne pas se trahir. " Comme sa démarche est calme pensait-il. Qui ne gagerait sa tête pour soutenir que la pensée du mal ne peut aborder cette jeune fille ? "

En ce moment, Mlle de Valence tourna ses regards du côté où se trouvait Fernand, et, comme elle était plus en vue, il put remarquer sur son visage l'empreinte de l'inquiétude et de la tristesse. Elle prit une petite branche de cytise, et, ralentissant encore sa marche, elle en effeuilla les fleurs sur son chemin. On eût dit qu'un charme involontaire la retenait ; qu'elle avait comme un vague pressentiment de la présence en ce lieu d'un être qu'elle aimait.

Après quelques minutes elle disparut dans les sinuosités d'un sentier, et Fernand, lorsqu'il pensa qu'elle était assez éloignée pour ne pas l'entendre marcher, suivit la direction qu'elle avait prise, laissant toujours entre elle et lui une muraille de feuilles et de fleurs.

C'était l'heure où, selon le règlement de leurs études, Anna et Louise s'occupaient alternativement de peinture et de musique, dans une galerie servant de salon d'été. Rosa prenait le piano plus tard, et, avant les courses mystérieuses qui troublaient si fort l'esprit de son cousin, elle donnait ce moment à l'étude des langues et ne quittait pas son appartement.